

17 Février 1933 — *Géorgie*
M. André Gide ou l'idéaliste pénitent
par Fortunat STROWSKI, Membre de l'Institut

222

TAISE, donnant un jour, à la *Revue des Deux Mondes*, un article sur Dickens, y expliquant, pour commencer, de quelle façon il aurait traité son sujet si Dickens était déjà mort. « Malheureusement », ajoutait-il, M. Dickens n'est pas mort... »

Je pense que les nombreux critiques et les essayistes qui ont écrit des livres ou des articles sur M. André Gide ont dû, eux aussi, penser bien souvent : « Ah ! s'il était mort ! » Mais ils ont vite surmonté ce scrupule ; ils ont parlé de l'auteur des *Faux Monnayeurs* comme s'il était depuis longtemps « sous la lame ». Ils l'ont disséqué ; ils ont analysé son anatomie et sa physiologie. Ils ont pincé familièrement ses muscles et ses organes.

Je sais que M. André Gide provoque l'indiscrétion ; et même il l'appelle. Il est le seul sujet que contiennent ses livres. Il s'est peint en toutes manières, et hardiment, jusqu'à l'imprudence. Même quand il ne songe pas à lui, il l'oblige à penser à lui. Sous tous les noms et sous tous les visages, c'est lui seul qui vit. Il n'a créé dans ses romans qu'un type d'homme, qui est sa fluide et mobile personnalité. Comme Rousseau. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour ajouter aux traits qu'il veut bien révéler, ceux qu'il cache encore — ou ceux qu'il ne connaît pas — ou ceux qu'il n'a pas.

D'autant que ces portraits trop poussés cessent vite de lui ressembler. Le peintre, en fin de compte superpose sa propre image à celle du modèle et confond les deux en une figure moins réelle que symbolique.

Les exégètes actuels de M. André Gide le regardent dans son œuvre « parisienne » comme dans une nappe d'eau sous la brise. Ils ne se doutent pas que le reflet de leur visage s'y dessine aussi et qu'il y tremble, confusément mêlé à celui de Gide.

Gardons-nous donc de nous pencher pardessus son épaule.

Pourtant, il faut parler un peu plus de lui. Il y aurait, en effet, quelque hypocrisie ou quelque affectation à ne pas oser le nommer : à l'heure où il occupe une place si considérable à l'étranger et où, en France, il excite si fort l'attention.

Je suis bien obligé de lui faire sa place. Mais je ne peux point parler de lui comme s'il était mort et comme s'il avait atteint l'immortelle impassibilité.

Ses amis et ses admirateurs préparent l'édition de ses œuvres complètes. Deux volumes, d'une magnifique typographie, ont déjà paru. Je me contenterai de leur lumière. Ils s'arrêtent à 1898 ! Je m'en contenterai pour cette esquisse. Mon modèle ne sera pas trop près de moi ; il ne sera le voisin que de ma jeunesse et il ne sera pas encore « Corydon ».

Ce Gide ne ressemble guère à sa définition d'aujourd'hui. Tous les gidéens s'accordent à dire (et ne l'ai-je pas cru, moi aussi ?) que leur héros a été la victime d'une éducation séchement huguenote. Refoulé par une discipline conventionnelle qui se serait imposée à lui, sous le visage de la morale et de la vertu, il aurait ensuite acquis sa libération par le relâchement de toutes les règles, dans la haine de toutes les morales. Il serait devenu immoraliste pour avoir été trop moralisé. Puis cet état de perpétuelle instabilité ne l'aurait pas contenté ; il aurait anxieusement cherché des points fixes ; il aurait « pascalisé ».

Or, les deux volumes de ses œuvres complètes ne montrent nullement une telle crise. Il n'y a point de révolte ou d'inquiétude. La sensibilité semble éoussée et sans pointe. C'est un paysage flou, tout musical et nuancé ; c'est un univers de caprice et presque d'incohérence où le premier pas n'oblige nullement au second ; c'est un voyage où la pensée se fuit et change sans cesse de voie, sans changer elle-même. Celui qui vient de briser sa chaîne et qui en porte encore le ressentiment sur ses poignets et sur ses chevilles, n'a pas cette diffuse liberté et n'en jouit pas ainsi. C'est, comme avant la puberté, l'état de l'an-érotisme, cet état crépusculaire, ou plutôt aube indécise, que Freud a si bien étudié.

En fait, et sans métaphore, c'est l'état d'idéalisme.

La génération de M. André Gide (la mienne, à peu d'années près) a été baignée d'idéalisme. Barrès, jeune, n'y a point échappé. Wyzewa en a posé la formule : « Seul vit le *Moi*. » Bazailles, imprégné du premier esprit bergsonien, en méditait les principes. André Gide, né artiste et souverainement intelligent, avec une disposition toute renanienne à redouter les affirmations caté-

goriques. André Gide était prédestiné à cet idéalisme.

Il devait croire que, le *Moi* existant seul, et étant la seule source de ce qui paraît réel, le monde extérieur et, dans le monde intérieur, tout ce qui offre de la solidité ou de la fixité, tout ce qui prétend à l'indépendance, n'est point ! Ce sont des ballons trop gros et trop massifs pour que l'esprit créateur s'en serve, à moins d'être très garanti contre eux par la conviction qu'ils sont vides et illusores.

En revanche, André Gide l'idéaliste aimera et prendra au sérieux ces autres créations du *Moi* que sont les œuvres d'art : les portraits de Raphaël, les guerriers d'Homère, les poèmes de Baudelaire, les musiques de Mozart, les paysages que notre regard découpe dans la nature et qu'il recompose. Il aimera aussi ces vagues nuées, ces impressions inconsistantes, ces rêves diffus qui sont moins la création que l'*Ana* du *Moi* et dans lesquelles l'unité du *Moi* risque de se dissoudre.

Vis-à-vis de ces « productions », il gardera son caractère de spontanéité. Il ne se laissera lier ni par la logique formelle ni par la logique du dynamisme intérieur. Il flottera, tout pareil au sceptique de Montaigne, au dilettante de Renan.

Voilà ce que nous présenteront les *Cahiers d'André Walter*. Le *Voyage d'Urien*, *Paludes*, *Les Nourritures terrestres*, *Saül*, les fragments de journal et les morceaux de lettres contenus dans les deux premiers volumes des œuvres complètes.

C'est dans les tomes suivants que nous verrons le passage de cet état prématinal à l'état viril, après une crise de puberté intellectuelle qui n'aura pas été courte et qui se dénouera difficilement.

Le même Freud, qui attribue cette importance à la prépuberté, nous explique comment l'enfant passe de l'érotisme diffus à l'érotisme précis, après certains troubles qui risquent de rendre ce passage fort périlleux et même d'égarer tout à fait : c'est la puberté, laquelle fixe la libido.

La « puberté » de l'idéaliste, c'est la crise dans laquelle, limitant son amour universel, il s'aperçoit que des objets particuliers sont particulièrement nécessaires à sa vie et, par conséquent, ont une existence réelle en dehors de lui.

Tel idéaliste a eu sa « crise » en perdant un être profondément-chéri. Tel autre en poursuivant un être qui fuyait son désir. Tel autre en écoutant l'appel du passé ou de la patrie. Tel autre — qui se croyait immortel puisqu'il se savait la seule existence — en s'apercevant que la mort le menaçait. De même la crise de puberté sexuelle d'un adolescent peut se dénouer dans un mauvais lieu, dans le lit d'une femme de chambre, chez une amie de la mère, ou dans la chasteté volontaire.

La crise de puberté physique ne dure guère très longtemps. Elle peut cependant être déviée et retardée. Dans *Si le grain ne meurt*, M. Gide nous raconte, sous forme de confidence, un de ces retards provoquant une déviation. C'est un des passages qui me semblent les plus déconcertants et les plus faux d'une œuvre souvent grande. J'espère que ceux qui en font si sérieusement état se sont trompés en lui attribuant une importance décisive pour la pensée et l'art de M. André Gide.

C'est bien plutôt une crise de la « puberté » cérébrale que nous trouverons dans les deux ou trois volumes suivants. Et, dans cet ordre, elle est peut-être très longue, très tardive. Un esprit, vraiment vivant, demeure adolescent ou jeune. Et puis, ce n'est pas chose facile que la guérison de l'idéalisme ! Peut-être cette jeunesse de M. André Gide paraîtra-t-elle bien démodée. Qui rêve, aujourd'hui, à l'irréalité de la réalité ? Des générations pratiques semblent avoir fait justice de cette chimère.

Oui ! Mais le cinéma et la T. S. F. nous habituent à des images et à des sons sans support. La vitesse nous montre un univers luyant et géométrique, dépourvu de toute densité, ignorant la troisième dimension. N'est-ce pas une préparation à l'idéalisme ? Et si les temps devenaient trop durs ou trop ridicules, qui sait si nous ne serions pas heureux de considérer, comme Gide, à vingt ans, que tout est une apparence et se réduit aux jeux illusores de notre personnalité.

Fortunat STROWSKI,
Membre de l'Institut.